

Correspondance Corinne Larochelle / François Tétreau

Corinne Larochelle et François Tétreau

Numéro 95, automne 2002

La correspondance littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14516ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larochelle, C. & Tétreau, F. (2002). Correspondance Corinne Larochelle / François Tétreau. *Moebius*, (95), 63–73.

CORRESPONDANCE CORINNE LAROCHELLE / FRANÇOIS TÉTREAU

Le loup de la lectrice*

À l'origine de cette correspondance entre François et moi, il y a une question: qui est la lectrice? Le plus souvent, les lectrices réservent leurs impressions, leurs ravissements et parfois leurs questions. Quelques-unes se manifestent par une lettre, une demande de dédicace, ou un article dans une revue. Là s'arrêtent, la plupart du temps, les échanges postaux ou autres. Mais si la lectrice est assez espiègle pour envoyer un autoportrait, elle court le risque d'être happée de l'autre côté du miroir. C'est celui que j'ai pris. C'est ce qui m'est arrivé. À deux, nous avons poursuivi l'intrigue du Lai de la clowne, troquant le lai contre le loup et le métier de drôle pour celui de lectrice. La tâche s'est révélée délicate. François trouvait que sa correspondante ne se livrait pas des masses, qu'elle se défilait plus souvent qu'à son tour, tandis que moi, j'avançais en équilibre précaire sur le fil de mes autoportraits. Poèmes, lettres et photos. Loin d'apporter des réponses, ils posaient parfois d'angoissantes questions d'identité.

Aujourd'hui, c'est ce que je retiens de cette correspondance. Un portrait de jeunesse fait de bouches, de citrons et d'une main gauche qui écrit. Et puisque tout continue, puisqu'il n'y a pas de fin au cercle et que nous sommes entre nous, je vous retourne la question: qui êtes-vous, lecteur?

C. L.

* Extraits tirés de *Le loup de la lectrice*, de Corinne Larochelle et François Tétreau, Éditions Princeps, Montréal, 2000, 122 p., tirage limité.

Québec, le 7 septembre

Cher monsieur,

Je viens à peine de recevoir votre deuxième lettre retenue, tout un été, dans les limbes administratives. Vraiment, monsieur, je suis touchée par tant d'attention de votre part pour mes commentaires dans *Québec français*. On m'a dit combien il était rare qu'un auteur réagisse à un article et on m'a conseillé de conserver précieusement vos lettres: ce que j'ai fait.

Vous m'apparaissez comme un être fort ludique et certains détails, comme la photo de Gardi Hutter sur votre livre et des titres tels que *Cirque électrique* ou *Cantiques de cuir*, éveillent en moi enthousiasme naturel et envies folâtres.

Je me permets, non sans quelque effronterie, de vous faire parvenir un extrait de recueil sur lequel je travaille en ce moment et qui se présente comme un autoportrait. Je ne saurais satisfaire autrement la curiosité qui sous-tend vos lettres.

Je vous souhaite, cher monsieur, de la chance dans tous vos projets. Je ne sais pas si vous faites partie de la rentrée littéraire de l'automne. Mais vous saurez bien nous surprendre là où l'on ne vous attendait pas.

Corinne Larochelle

À propos de jambes, vous connaissez sans doute l'élégante formule de François Truffaut: «Les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le monde et lui donnent sa forme et son harmonie.»

*

Autoportrait

J'aime le mot citron
et j'aime le fruit qui s'appelle citron

j'ai deux mains
une pour mentir

l'autre me suffit
je tue en moyenne un fantôme par jour

je ne réponds jamais au téléphone

je vais parfois m'asseoir au bord du fleuve
et j'attends Réjean Ducharme

voilà comment je commence mes journées:
je me dresse sur la pointe des pieds
je m'étire
je m'éclaircis la voix
c'est toujours un exercice de style

pourtant j'aime les lignes droites
les passions simples
et les dimanches sans imagination

je n'ai pas encore d'auto
même si j'adore la vitesse

je mange des filles rousses
ça passe le temps
et ça met de la couleur dans mon ventre

j'ai un ventre
mais je ne sais pas si je vais m'en servir un jour

au fond je ne possède rien qui ait vraiment de la valeur
mais j'ai un cul pas mal
et des mains qui vont avec
je me demande parfois s'il y a assez
de seins et de fesses
pour tout le monde?

je mens souvent
surtout la nuit
je me perds aussi
dans une forêt sans bras et sans ombre

j'oublie les mots que je cherche dans le dictionnaire

j'oublie les anniversaires

mais je n'oublie jamais de me brosser les dents

je voudrais être à la fois la muse

et le chat

le rire et la voix

l'orage et l'oubli

le centre et la chute des feuilles

je suis différente des autres filles

mais je ne sais pas de quoi au juste

j'aimerais être différente

pour mes haussements d'épaules

ma façon de dire les choses

mon air effronté ou buté

mes faiblesses

pour ma façon de faire l'amour

et de le comprendre

pour ma voracité en général

je ne prends jamais de bain

j'attends que le soir lave la peau du jour

j'aime le piment dans le sexe

et les batailles d'oreillers

j'aime le déséquilibre des hormones

le chantage des glandes

les grandes et les petites révolutions

j'espère un jour comprendre quelque chose

à la solitude

et à l'eau qui s'écoule lentement des gargouilles

je m'étonne toujours d'entendre l'hiver

dans une poignée de main

j'attends de la vie une grande révélation

tout en étant prévenue contre les attentes

les morsures, les images trop belles
comme une bulle qui éclate dans la chaleur
je retrouve mes jeux de billes
et mes griffes
mes cheveux doux
ma bouche

ces lèvres qui changent de couleur
pour chaque homme
et chaque amour

*

Montréal, 16 novembre

Chère madame,

non, votre lettre n'est pas oubliée. Personne ne l'a retenue. Elle figure en bonne place, avec votre autoportrait, à l'endroit où on range les documents haut de gamme, écrits de clowne, photos de styliste, toutes choses sans analogue.

Vous avez le tour de donner corps à cette entité généralement indéfinissable qu'on appelle une lectrice. Ce n'est pas rien. Pourtant il subsiste des zones d'ombre. Votre autoportrait, j'y reviens. Voilà qui exaspère la curiosité bien plus que ça ne l'apaise. Ce citron, par exemple, ce piment, ces lèvres qui changent de couleur. De quel citron, dites-nous, de quelles lèvres s'agit-il? Ah. Et les jambes. Vous parlez de jambes, d'une part, et de bain, par ailleurs, qu'on ne prendrait jamais. Bien. Mais je n'insiste pas. Le style est un visage.

Je suis chagrin. La clowne me refuse une photo la représentant, vers six ou sept ans, sur les genoux d'un sculpteur pantagruélique. Confidence: cette clowne est une contrariante personne (et la même Hutter ne vaut guère mieux). D'abord, elle vit à Aix. Est-ce assez fâchant. Ensuite, elle envoie de drôles de cartes postales, bien équivoques merci, sur lesquelles il est écrit des choses comme: *En montant vers le cirque de Troumouse*. C'est dans les Pyrénées. Vous, madame Larochelle, qui savez lire, où cela me mène-t-il.

On ne vous a pas menti. Il est rare, en effet, qu'on réagisse à un article. Alors quoi. C'est limpide, il me semble. Vous n'êtes pas journaliste.

Frs. 16-11

*

Québec, 21 mars

Cher monsieur,

Je viens tout juste de recevoir votre lettre, égarée tout ce temps, tandis que je côtoyais votre clowne sans le savoir. Les derniers mois, je les ai passés près d'Aix, où je me rendais régulièrement pour m'approvisionner en livres. Je n'y ai pas surpris la moindre allusion au *cirque de Troumouse*. Ce doit être quelque cirque itinérant comme celui de Bouglione, établi plusieurs semaines à Lauris – où j'étais.

Avec un peu de chance, j'aurais rencontré votre clowne, moi qui aime les personnalités fantasques aux cheveux gommés et aux sourcils en accents circonflexes. Je l'aurais convaincue de me remettre une photo d'elle à votre intention. Votre chagrin adouci, j'aurais alors été le témoin inattendu de l'un de vos sourires.

Un jour vous me direz l'importance des photos de clowne dans votre vie. N'oubliez pas celle qui figure sur la page couverture du *Lai*. Elle me trouble comme une image de moi-même.

Bien à vous,
Corinne Larochelle

Note: Vous m'appellez «madame». Cela me fait drôle bien que je sache pertinemment que les féministes ont jeté la «demoiselle» aux orties. Pourrions-nous trouver autre chose entre la lectrice qui n'est pas journaliste et celle qui aime les citrons? Par ailleurs, le «monsieur» plaît-il?

*

Montréal, 29 mars

Ah si, j'entends vous conserver le titre de lectrice, d'autant plus qu'il est l'un des plus honorables qu'on puisse porter. Diamétralement opposé à celui de journaliste. Tout ce temps sans nouvelles, j'étais certain de vous avoir vexée en vous refusant le statut de journaliste, cela que j'estimais pourtant un immense compliment, une sorte d'hommage par la litote si vous voulez, mais une amabilité, du moins de mon point de vue. Au rythme où mes lettres voyagent, après de si longs égarements, nous ne sommes pas près de nous comprendre à demi-mot, me disais-je, et voilà que vous réapparaissiez dans les meilleures dispositions. Excellentes, disons, car je sens chez vous une sorte de regret léger, quant à l'emploi du mot de demoiselle, auquel vous renoncez par esprit de solidarité, j'imagine, mais à votre corps défendant.

Venons-en à vos voyages et à mes clownes. D'abord, le cirque de Troumouse ne quitte pas les Pyrénées. Ensuite, il est inutile que nous poussions nos investigations dans cette voie, la Brigitte n'y aura fait qu'un saut. C'est qu'elle s'entend à brouiller les pistes, celle-là, je la perds de vue de très longs temps mais je sais la débusquer, tantôt dans le Luberon, tantôt à Percé, en Provence le plus souvent. Ainsi vous fréquentez Aix vous aussi. C'est du propre. Vous y aurez rencontré une vive concurrence en lectrices, la ville en est pleine, les cafés en sont bondés, à telle enseigne que les lecteurs ne suffisent plus à la tâche. Je suis sûr que vous l'aurez remarqué. La clowne, elle, promène sa désinvolture et son air narquois sur toute cette faune, comme une réalisatrice en période de casting (je confirme les sourcils en accents circonflexes, mais non pas les mèches gominées). Puisque vous vous proposiez si courtoisement d'adoucir mon cha grin, pour vous remercier, je vous dirai de suite ce qu'il en est des images de clowne. Sachez que cette fantasque personne a commencé très tôt sa carrière de drôle. Dès cinq ou six ans, elle squattait sans vergogne chez un sculpteur de ma connaissance, à quelques kilomètres de Nice, avec une amie photographe de vingt ans son aînée, or de cette rencontre au sommet il n'y aurait pas le moindre cliché,

allons, allons, on voit bien que cette histoire ne tient pas la route. On nous cache des choses, voilà mon sentiment. D'où le chagrin dont je vous ai fait part. Gardi Hutter maintenant. Eh bien, à la vérité, je ne la connais pas. Brigitte non plus ne la connaît pas. Mais je lui ai parlé. Quand est venu le moment d'obtenir l'autorisation de reproduire sa frimousse en couverture, je me suis adressé au consulat suisse, j'avais eu vent qu'elle était suisse, et les employés de ce consulat, gens furieusement organisés, m'ont communiqué dans l'heure son adresse, son numéro de téléphone, son numéro de fax, et ceux de son agent artistique. Alors j'appelle et j'entends au bout du fil une damoiselle s'exprimant avec le plus délicieux des accents suisses-allemands. C'était quelque chose. Dans la suite, et c'est à ceci que je voulais en venir puisque vous me dites que sa figure vous trouble comme une image de vous-même et que vous vous y connaissez joliment en matière d'autoportrait, cette clowne des Hautes-Alpes m'a envoyé, par voie de fax, un dessin en guise de signature que je colle ci-dessous.

(signature de G. Hutter ici)

Là devant, Corinne, je sais que vous aurez souri.

*

Québec, 6 avril

J'ai souri, oui. D'abord en reconnaissant votre écriture sur l'enveloppe, puis en comptant les jours qui séparaient l'envoi de votre pli du mien: très peu pour une fois.

Elle m'intrigue votre Gardi Hutter. Sa signature est plus jolie qu'une empreinte de souris dans la neige. Je me réjouirais d'en savoir plus sur elle et, au mieux, de la voir en spectacle. Croyez-vous cela possible?

Quant à l'autre clowne, vous me rappelez fort à propos qu'elle se nomme Brigitte. Laissez-moi m'étonner de la coïncidence. En quittant la région du Luberon, j'ai fait mes adieux à une aimable personne du même prénom (il faut toutefois prononcer le g comme s'il y avait un «u» après: elle est allemande). Or, depuis mon retour, Brigitte

est plutôt silencieuse. Nous avons entrepris une correspondance via l'autoroute électronique mais ses escapades impromptues à Nice – tout près, si je ne m'abuse, de votre ami sculpteur – rendent cette correspondance aléatoire, du moins pour le moment. Internet la laisse d'ailleurs perplexe quant à l'emploi des accents. Pour être lisible, il faudrait les enlever? Voilà qui déplaît après tant d'années à les apprendre un à un...

Ainsi donc, m'entendez-vous réfléchir, il y aurait deux Brigitte en vadrouille d'Aix à Nice en passant par le Luberon et, qui sait, Lauris ou Pertuis?

Figures de double, effets de miroir, nous voilà revenus à l'épineuse question de l'autoportrait, signe étalon du narcissisme de notre époque mais combien envoûtant et novateur sur le plan esthétique! Je pense entre autres à l'œuvre de Sophie Calle, photographe, cinéaste, écrivaine tout à la fois.

Jambes, lèvres, bouche, citron.

Voici des pistes:

Le citron est celui que je mange tous les matins. Je n'y résiste pas. Est-ce la couleur jaune, la forme ronde, ou la sonorité du nom, chaude. Je ne sais pas. Il y a des fruits comme ça qui détiennent un mystère. On peut en manger toute une vie sans arriver au noyau.

La bouche maintenant.

Centrale. Extérieure et intérieure; elle va dans tous les sens. Celle qui chante et sourit, celle qui ment et caresse, celle qui reste muette. En général, les gens ne s'attardent pas à l'expression de la bouche, ils retiennent surtout celle des yeux. Peu d'entre eux s'aventurent jusque-là: lire la bouche.

Les lèvres.

Je vous laisse deviner quelle couleur elles ont aujourd'hui.

Il reste les jambes. C'est curieux, mais je n'en parle pas dans l'autoportrait. Peut-être que l'écriture, elle-même, suit la ligne d'une jambe?

Bien à vous,

Corinne L.

*

Montréal, 18 avril

Chère Corinne Larochelle,

je me doutais bien que j'avais intérêt à conserver les documents d'époque et qu'ils me serviraient un jour à quelque chose. La preuve. «Gardi Hutter, c'est l'histoire d'une femme qui aurait trop vu les Marx Brothers, tout en rêvant de devenir Jeanne d'Arc.» Paroles de journaliste. On ne voit pas ce que vous pourriez tirer de cela. Ceci encore: «Une lavandière qui rêve d'actions héroïques et qui se prend pour Jeanne d'Arpo.» Décidément, je crains que vous n'arrangiez pas votre cas. Une lavandière. A-t-on idée d'être attiré par ces sortes de gens, toujours à quatre pattes dans des sources glacées. Quant à voir le phénomène en spectacle, hé, pourquoi non, on ne demande pas mieux, mais comment dénicher l'organisateur de festivals avisé qui sait reconnaître le vrai talent. À propos. N'auriez-vous pas un attrait de prédilection pour les femmes rousses? Cela qui ne nécessiterait aucune explication particulière, si cette préférence, chez vous, ne prenait des proportions hors du commun. Alors je vous invite à vous allonger sur votre canapé, moi je me place ici, en retrait, attentif, et racontez-nous d'où vous vient cette inclination si singulière. Hum. Laissez-moi vous aider. Brigitte, Gardi Hutter, clowns en chef, per-ruques, postiches et rousseur. La Brigitte possède un loup de plumes rousses qu'elle avait accroché, villa Stendhal, au-dessus de la cheminée, un loup comme on en porte volontiers dans les bals, assez extravagant, merci, masquant presque tout le visage, cela ne vous dit-il rien, pour cacher quoi, une rougeur, une moue, un nom d'emprunt sous le masque emplumé, je sens que des images vous viennent, ne cherchez pas à les saisir tout de suite, laissez-les flotter un moment, jusqu'à ce qu'elles se déposent seules, d'elles-mêmes, sur le papier.

Sans interrompre votre rêverie (vous aurez noté que le verbe rêver revient deux fois dans la description de la lavandière), je me permets, non pas de profiter de la situation, vous pensez bien, mais de corriger une certaine

chose. Ce sculpteur dont je vous ai dit un mot l'autre jour n'est pas à proprement parler un ami. J'ai bien fait ce qu'il fallait pour que nous devenions compères, mais nous devons attendre quelques mois encore avant de connaître son sentiment. Ce sera tout l'un ou tout l'autre. C'est dire que je risque gros. Imaginez. Un homme pointé du doigt, accusé de détournement de mineure, reconnu coupable de torts innommables, obscénité, lubricité, gourmandise, suppôt de Moscou, capable à lui seul de prendre la biche de Cérynie et les oiseaux du lac Stymphale, on n'amadoue pas des ogres de ce genre avec des types comme moi. Il y faut mettre du temps, de l'organisation, dissimuler la fosse avec des filets, attendre que l'ours s'y prenne, non pour lui faire un mauvais sort, c'est tout l'inverse, mais. Nous en sommes là, je n'en dirai pas davantage pour l'instant.

Je tâcherai d'en savoir plus sur cette Sophie Calle, dont vous seriez une émule, si je saisis bien, en matière d'autoportrait. J'ai entendu parler d'une Alice Odilon, de Marlo Broekmans aussi, assez portées toutes deux sur le narcissisme, Sophie Calle, jamais. Au reste, il faut que je vous conte. Je connais une dessinatrice, tout ce qu'il y a d'estimable, l'œil vif, les cheveux noirs, huronne un peu, le teint mat, portant à l'occasion des drôles de chaussettes, grises et noires, vous voyez, avec des brillants, et qui, chez le dentiste, se délecte de vos articles. Enfin elle n'est pas absolument sûre que ce soit vous, mais moi si, j'ai deviné sans retard, on ne se trompe pas sur ces choses-là. *Québec français*, hiver 95, c'est tout vu. Vous me direz: un dentiste qui conserve ses revues plus d'un an, elle devrait en changer. Je n'en pense pas moins, mais lui reprochera-t-on de suivre la ligne de votre écriture, même en remontant jusque-là?

Bien cordialement,

François T.